

l'homme de ce qui l'enlève jusqu'à Dieu. Voilà la sainteté.

Je vous citerai un exemple, afin que vous me compreniez mieux.

Sainte Elisabeth de Hongrie, ayant abandonné le palais de ses pères et le palais de son époux, s'était confinée dans un hôpital pour y servir de ses mains les pauvres de Dieu. Un lépreux s'y présenta. Sainte Elisabeth le reçut et se mit à laver elle-même ses effroyables plaies. Quand elle eut fini, elle prit le vase où elle avait exprimé ce que la parole humaine ne peut pas même peindre, et elle l'avalait d'un trait. Voilà, Messieurs, qui est parfaitement extravagant. Mais remarquez d'abord une chose que vous ne pouvez pas mépriser : la force. La force, Messieurs, c'est la vertu qui fait les héros, c'est la racine la plus vigoureuse du sublime en même temps que la plus rare. Rien ne manque autant à l'homme que la force, et rien n'attire d'avantage son respect. Vous n'êtes pas des êtres méchants, mais vous êtes des êtres faibles, et c'est pourquoi l'exemple de la force est le plus salutaire qu'on puisse vous donner, comme aussi l'un de ceux qui attirent le plus votre admiration. Sainte Elisabeth, en avalant l'eau du lépreux, avait donc fait un grand acte, parce qu'elle avait fait un acte fort. Mais il y avait là mieux que la force, il y avait la charité. Dans la sainteté, l'amour de Dieu étant inséparable de celui des hommes, puisqu'elle n'est autre chose que l'excès de ce double amour, il s'ensuit que, dans tout acte des saints, là où se trouve le sacrifice pour Dieu, ce sacrifice rejaillit inévitablement sur l'homme. Et quel était le bénéfice de l'homme dans l'action de sainte Elisabeth ? Quel était-il ? Me le demandez-vous bien ? Sainte Elisabeth faisait à cet abandonné, à cet objet d'unanime répulsion, même au milieu des siècles de foi, elle lui faisait une inexprimable révélation de sa grandeur, elle lui disait : « Cher petit frère du bon Dieu, si après avoir lavé tes plaies, je te prenais dans mes bras pour te montrer que tu es bien mon frère royal en Jésus-Christ, ce serait déjà un signe d'amour et de fraternité, mais un signe ordinaire dont je te restituerais seulement le bénéfice, à toi qui depuis ton enfance en as été privé, à toi qui sur ta poitrine n'as jamais senti la poitrine d'une âme vivante : mais, cher petit frère, je veux faire pour toi ce que l'on n'a fait pour aucun roi du monde, pour aucun homme aimé et adoré. Ce qui est sorti de toi, ce qui n'a été à toi que pour être transformé en une vile pourriture par son contact avec ta misère, je le hoirai, comme je bois le sang du Seigneur dans le saint calice de nos autels. » Voilà le sublime, messieurs, et malheur à qui ne l'entend pas ! Grâce à saint Elisabeth, pendant toute l'éternité il sera connu qu'un lépreux a obtenu d'une fille des rois plus d'amour que la beauté n'en a jamais conquis sur la terre.

Après cela, qu'un homme d'esprit traite d'extravagante cette action, nous le lui concédons, nous l'avons dit nous-même, nous sommes persuadé qu'il est beaucoup plus naturel d'aller boire avec ses amis du vin de Château Margaux. Mais cet homme d'esprit mourra probablement un jour ; ses écrits peut-être ne lui survivront guère ; on oubliera ses joies et ses douleurs ; et quand sainte Elisabeth sera morte, les rois avec les pauvres se disputeront ses vêtements et sa mémoire ; on mettra un peu de sa chair au-dessus de tous les trésors ; on enlâchera ses restes dans l'or et les pierreries ; on convoquera les artistes les plus fameux du monde pour lui faire une habitation de la mort digne de sa vie ; et de siècle en siècle, des princes, des savants, des poètes, des mendians, des lépreux, des pèlerins de tout rang se presseront à son tombeau et y laisseront, par le fragile attouchement de leurs lèvres, d'éternels stygmates d'amour. Ils lui parleront comme à un être vivant, ils lui diront : « Chère petite sœur du bon Dieu, tu avais des palais, tu les as quittés pour nous ; tu avais des enfants, tu nous as pris pour les tiens ; tu étais grande dame, tu t'es fait notre servante ; tu as aimé les pauvres, les petits, les misérables, tu as mis ta joie dans le cœur de ceux qui n'en avaient pas ; et maintenant nous te rendons la gloire que tu nous as donnée, nous te restituons l'amour que tu avais perdu pour nous. O chère petite sœur ! prie pour ceux de tes amis qui n'étaient pas nés quand tu étais au monde, et qui te sont venus depuis ! »

Ainsi, on est-il de toutes les extravagances des saints. Toutes profitent à l'humanité, au moins par l'exemple. Si le saint jeûne, l'humanité jeûne aussi ; s'il se condamne à d'absurdes abstinences, une partie de l'humanité est aussi affamée jusqu'à l'absurde ; s'il torture son corps par des inventions bizarres, il y a aussi dans vos prisons, il y a dans vos bagues, il y a dans vos colonies, des corps humains torturés par de cruelles inventions. Si le saint, en un mot, s'impose volontairement la souffrance, hélas ! qui est-ce qui ne souffre pas sur la terre, et qui n'a besoin d'apprendre que Dieu a caché dans la souffrance même un baume réparateur et mystérieux ? Est-ce un si vain service rendu au genre humain que de lui révéler toutes ses ressources contre le malheur, que de lui prouver, dans d'étranges actions, si l'on veut, que quelque sort qui lui est fait, quelque déshonneur qu'on lui érige, quelques cachots qu'on lui creuse, il n'est aucun supplice, aucune honte, aucune abjection qui ne puissent être transfigurés par l'idée de Dieu, et devenir un trône où tout homme s'en ira vénérer et prier.

Cette vie des saints, Messieurs, ce n'est pas un phénomène rare, réservé à un temps ou à un pays ; c'est un phénomène général et constant. Partout où la doctrine catholique prend racine, là même où elle n'est déposée que comme une graine entre des rochers, la sainteté y prend naissance et s'y manifeste en quelques âmes par des fruits qui défient l'estime et le mépris de la raison. Cette extravagance sublime date d'une folie plus haute encore et plus inénarrable, de la folie d'un Dieu mourant sur la croix, la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains percés, le corps tout meurtri. Depuis ce jour-là, cette contagion n'a cessé de choisir des victimes dans l'Uni-

vers, mais par une préférence singulière et jalouse, elle ne les choisit qu'au sein de l'Église catholique, apostolique, romaine. A nous seuls est resté l'héritage de la croix, la tradition vivante du martyre volontaire ; la dignité de l'extravagance et la gloire du sublime. Et encore que nous ne buvions pas tous à longs traits de ce vin généreux, tous nous y trempions nos lèvres, et en rapportons dans la vie quelque chose du divin empoisonnement. Nul ne s'y trompe, tout le monde nous reconnaît à cette marque, la croix n'a jamais subi d'imitation ni de contrefaçon.

A continuer.

—Le R. P. de Ravignan va publier la cinquième édition de son excellent mémoire *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*. Dans l'espace d'une année, 25 mille exemplaires de cet ouvrage ont été épuisés. En tête de cette nouvelle édition se trouvera une préface que nous sommes heureux de faire connaître, dès à présent, à nos lecteurs.

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

Une question reste à résoudre.

Elle sera résolue peut-être quelque jour : elle ne l'est pas encore.

L'histoire dira peut-être quelle fut l'étrange puissance d'un nom pour exciter les haines, appeler toutes les injures, provoquer tous les genres d'attaques pour répandre des frayeurs stupides, égarer la raison des plus sages, faire fléchir les esprits les plus fermes.

L'histoire révélera sans doute enfin pourquoi ce nom inspira des préventions si bizarres, souleva des mouvements si extraordinaires, devint le cri de la raison d'État compromise, l'arme du combat contre l'Église, et souvent même contre les gouvernements.

L'histoire le dira peut-être ; aujourd'hui c'est un mystère : un mystère de haine sans raison, de terreur sans objet, de bruit et de tumulte que rien n'explique.

Un relâchement prétendu de doctrines, des calomnies amoncelées, la peur de je ne sais, quelles influences, tout un passé de travaux apostoliques, de luttes religieuses, de persécutions et de vicissitudes continuelles ne suffisent pas à en rendre compte.

C'est un mystère.

L'esprit le plus exercé, le plus habitué à réfléchir sur les événements, ne s'expliquera pas ce grand phénomène moral. Non je l'affirme, il n'en trouvera pas une raison claire ; il devra s'en remettre au jugement de l'avenir. Dans le présent, la cause proportionnée d'un semblable effet n'apparaît pas.

Il y a un mystère.

Si du moins quelques griefs précis étaient articulés, si des faits certains étaient avancés ; si s'agit d'hommes actuellement existants ; si quelques noms propres parmi eux signifiaient réellement une influence et une action funeste : mais non. Rien de tout cela, pas un fait, pas un nom : jamais il n'y a eu une accusation pareille.

Si le gouvernement, justement mu et éclairé, comme il doit l'être, signalait un crime : mais non. Le gouvernement s'est enquis, il a recherché, comme il le devait, interrogé, minutieusement examiné, il n'a rien trouvé d'imputable.

Si la presse, active, vigilante messagère, comme la Renommée, du vrai, du faux, du bien, du mal.

Tam facti pravique tenax quam nuntia veri ;

Si la presse, dis-je, avait dénoncé des faits positifs, assigné sérieusement un danger réel... Non ; tout est dans le vague. Des tendances, des soupçons, des rumeurs, de clameurs ; pas un fait, pas un grief, pas un nom propre.

Pendant notre vie est percée à jour comme notre demeure ; elle est ouverte à tout le monde. Nous agissons, nous parlons, nous écrivons.

On n'impute rien : on hait, on accuse : encore un coup, c'est un mystère. La haine a des yeux et ne voit pas ; elle a des oreilles et n'entend pas.

On absout les personnes : cela est proclamé ; on condamne l'ordre, on le proscriit. L'ordre se compose apparemment des personnes ; n'importe ; l'ordre est coupable, les personnes ne le sont pas.

« N'accusez donc pas les personnes, écrit-on ; n'accusez que l'ordre. Ne calomniez pas les Jésuites, mais ayez raison du jésuitisme..... »

Qu'importe que les moines de la rue des Postes ou de la rue Sala soient des saints, s'ils cachent dans les plis de leur robe d'innocence le fléau qui doit troubler l'État ? Qu'ai-je à faire de vos vertus, si vous m'apportez la peste ?

Cela suffit peut-être pour entraîner l'opinion dans un système de répulsion et d'agression violente ; mais cela n'explique rien.

Le problème demeure.

Des hommes inoffensifs, des prêtres irréprochables, on en convient ; ces hommes, ces prêtres sont dignes des injures les plus grossières, des imputations les plus calomnieuses, des rigueurs du pouvoir, de la proscription. Et pourquoi ? parce que dans un pays catholique, dans un pays de liberté des cultes, ils ont choisi pour leur vie domestique et privée les règles d'un ordre religieux solennellement approuvé par l'Église catholique.

Ils sont donc à la fois innocents et coupables. Innocents comme individus, coupables comme société : et cependant ce sont les mêmes hommes.

Explique ce mystère qui pourra.

Tel est le véritable état de la question ; c'est un problème moral ; il n'est pas facile à résoudre.

Ce n'est pas les jésuites que vous poursuivez, dites-vous ; c'est le jésuitisme : les choses en seront-elles plus claires ?

Qu'est-ce que le jésuitisme ? Je vous défie de le dire... Vous avez écrit.